

Deux voyageurs

Saokat Osman*
traduit par Noëlle Garnier

C'était le début d'un après midi d'été. L'ombre commençait à gagner les champs et s'allongeait doucement. Sur la route qui borde la province de Kushtia, un homme marchait. Il était vêtu du pagne ocre des ascètes et d'une large chemise de même couleur. Il portait une longue barbe blanche qui lui mangeait le visage et il tenait à la main une ectara¹. Bien que le marcheur, trempé de sueur, semblât épuisé, son regard, sans rester fixé sur le chemin, balayait l'espace de part et d'autre. Les feux de l'été avaient tout calciné ; cette beauté aride revêtait les mêmes nuances que le cœur du renonçant. Tout en promenant à l'entour son regard, l'homme poursuivait sa marche. Par moments, ses doigts, à son insu, venaient effleurer la corde de l'ectara dont la vibration allait s'unir aux tristes notes du soleil. Sans qu'il s'en rendît compte. Car, à cet instant, captivé par l'univers autour de lui, le marcheur ne prêtait pas la moindre attention au son de son instrument. Ignorant de la même façon l'ombre des arbres qui se dressaient par endroits, il allait son chemin. Au loin, à quelques kilomètres, se dessinait un village, sa destination peut-être ...

Derrière, marchant bon train, venait un autre homme. Il s'était mis en tête de rejoindre le premier. L'arrêter en le hélant aurait sans doute été possible, mais il ne tenait pas à laisser paraître son désir de lier connaissance. Ses bras robustes et velus et son visage pourvu d'une paire de moustaches noires exprimaient l'acharnement et la dureté. Ses yeux dessinaient deux grands ronds sur sa large figure. A son allure, on devinait qu'il s'agissait d'un homme habitué à se faire obéir et non point à se soumettre. Il marchait à grands pas car il lui fallait rattraper celui qui le devançait. Rien de tel que la compagnie pour oublier la fatigue du chemin. Il pressa le pas. Son corps ruisselait de sueur et l'effort se lisait sur son visage, mais il n'était pas question de s'arrêter.

Arrivé à proximité, il interpella son devancier : « Excusez-moi... ».

Le premier voyageur tourna la tête. À la vue de l'autre homme, il s'arrêta, un sourire de bienvenue sur les lèvres.

Puis, faisant volte-face, il demanda :
« Vous m'avez appelé ? »

- Oui. Salam alaïkum.

- Alaïkum salam.

- Vous allez de quel côté ?

- Je vais jusqu'à ce village là-bas.

- Vraiment ? ça tombe bien, j'y vais moi aussi.

- Alors allons-y ensemble, nous pourrons bavarder en chemin. »

Les deux hommes reprirent leur marche, mais cette fois d'un pas plus lent. La distance ne fait plus peur dès que l'on est en compagnie. C'est peut-être pourquoi ils avaient ralenti le pas. Ils marchaient côte à côte. Le voyageur à la barbe foisonnante portait au loin son regard tandis que l'homme aux moustaches ne cessait de jeter des coups d'œil dans sa direction. La lumière de l'été accablait l'horizon de son éclat. Un tel spectacle était rare. Le second voyageur, scrutant à son tour le paysage, cherchait à comprendre où pouvait bien se poser le regard de cet homme, tourné vers le lointain. Perplexe, il observait l'horizon et son compagnon tour à tour. L'inconnu restait impassible.

Ce calme devint bien vite insupportable au second voyageur. À quoi bon être deux si c'est pour ne dire mot ?

Il décida de rompre cette atmosphère pesante et, pour ce faire, engagea la conversation en forçant la voix : « Dites, est-ce que vous chantez ? »

Revenant brusquement à la réalité, le voyageur distrait s'enquit : « Comment ? Vous m'avez demandé quelque chose ? »

- Oui.

- Quoi donc ?

- Est-ce que vous chantez ?

- Oui.

- Est-ce que ça vous ennuerait de chanter une chanson ?

- Non, pas du tout. »

Aussitôt l'homme au pagne couleur safran accorda son ectara et se mit à chanter : « Dans l'océan de mon cœur, j'ai vu une étrange fabrique. Les voleurs ont visité la maison de mon corps.

Six d'entre eux se sont insinués, mais un seul a su dérober. Le jardin de mon corps a vu des fleurs éclore, leur parfum rend fou l'univers tout entier, seul Lalan n'est pas enivré. »

Les flots de musique se déversaient comme un breuvage entre les lèvres, étanchant la soif de la friche déserte. Les feux du soleil avaient cessé de brûler. La terre semblait désireuse de se réfugier dans ces phrases musicales. Quand la chanson prit fin, ni l'un ni l'autre ne s'en aperçut, tant leurs pas étaient à l'unisson du chemin.

Le second voyageur rompit brutalement cette harmonie en s'écriant : « Oh ! Qu'est-ce que vous chantez bien !

- Hum.

- Vous chantez de façon extraordinaire !

- Oui ! Oh ! Je chante quoi !

- Non, non ! Je vous assure, vous avez une très belle voix. Je ne connaissais pas cette chanson.

- Vraiment ?

- Non.

- Tiens ! »

La conversation entre les deux hommes s'en tint là. Ils ne pensaient plus qu'à une chose : arriver au plus vite.

Ils atteignirent l'extrémité de la friche. Ils étaient maintenant entrés dans une agglomération. Entre les arbres se nichaient des huttes de paille, des cabanes en tôle et quelques maisons en dur par-ci par-là. Des rangées d'arbres bordaient la route de chaque côté. Personne ne faisait attention aux deux marcheurs, chacun vaquait à ses occupations. Toutefois le premier voyageur songea : « Me voici enfin parmi les hommes. »

Ils avaient maintenant atteint un lieu où la route passait à découvert. Venait ensuite une riche demeure entourée de mares et d'étangs. Plus loin, des rangées d'arbres fruitiers masquaient un groupe d'habitation.

À peine le second voyageur eut-il tourné les yeux de ce côté qu'il agrippa la main du renonçant et lui dit en l'entraînant : « Venez par ici ! Vous voyez là-bas, c'est à moi aussi. Venez voir ! Vous devez mourir de soif !

Venez, je vais vous offrir une noix de coco fraîche d'un de ces cocotiers là-bas. »

Le premier voyageur n'eut pas le loisir de répondre. L'autre tenait sa main prisonnière ; il ne pouvait faire autrement que de presser le pas.

Ils s'arrêtèrent au bord d'un bassin cimenté. Tout autour se dressaient des cocotiers par centaines.

« Asseyez-vous là, à l'ombre de ce *kamini* », dit l'homme au renonçant, « Je vous prépare une noix de coco. Tout cela m'appartient : ce bassin, ces jardins, ces vergers, ces bâtiments là-bas, et de ce côté toutes les terres que vous voyez, tout ça ce sont mes champs. Et ce ... »

Le voyageur ne put terminer sa phrase ; Un individu moustachu, corpulent et robuste, que les deux hommes n'avaient pas remarqué, se tenait en retrait derrière deux énormes cocotiers, près d'escaliers en ciment. Il avait surgi brusquement devant eux.

Ils les examina rapidement de la tête aux pieds puis, s'adressant à celui qui parlait, il demanda : « Que disiez-vous ?

- Je disais que tous ces vergers, ces jardins et ces maisons m'appartiennent.

- Comment vous appelez-vous ?

- Shoban Joyardar. »

L'homme éclata subitement d'un rire sonore, puis il reprit sèchement : « Joyardar ? Vous êtes sûr de bien connaître le nom de votre père ?

- Certainement. Mon père s'appelle Golam Rahman Joyardar. »

L'individu s'esclaffa à nouveau, mais cette fois, son rire s'arrêta net. Il continua, l'air irrité : « Vous ne seriez pas tombé sur la tête ?

- Pourquoi ? » demanda l'autre abasourdi.

- Vous m'avez tout l'air d'avoir perdu la raison. Il n'y a, dans ce village, pas même un âne du nom de Joyardar, alors encore moins un homme.

- C'est faux ! Tout ceci est à moi. Tout ça m'appartient. Et d'abord, toi, qui es-tu ?

- Attention ! Reste poli ! Tu me tutoies maintenant ! Mon nom est Soleman Mallik. Tous ces champs que tu vois, toutes ces terres, ces bâtiments, tout ça m'appartient.

- Mais non ! Tout ça, c'est à moi.

- Tais-toi, canaille !

- Quoi ? C'est de mes biens qu'il s'agit et encore c'est moi qu'on traite de canaille !

- Fiche le camp, vaurien ! Ton père peut s'estimer heureux que je n'aie pas encore levé la main sur toi. Déguerpis, si tu tiens encore un peu à ton honneur. Sinon, gare aux coups de savates ! Et en plus, tu risques de te retrouver les menottes aux poignets.

- Monteur ! L'homme n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles que l'autre s'avança pour le frapper.

Immédiatement, le premier voyageur s'interposa. Soleman Mallik baissa le bras, sans doute à la vue de son noble visage.

L'autre voyageur se mit à hurler : « Non, tout ça ce sont mes propriétés ! »

Mallik le menaça à nouveau. Mais il y avait cet homme entre eux deux ...

Alertés par le tapage, plusieurs villageois accoururent armés de bâtons. L'un d'eux expliqua : « Nous vous avons entendu crier, monsieur, alors nous sommes venus bien vite. Que se passe-t-il ? »

Mallik répondit en montrant du doigt le voyageur : « Ce gremlin, là, derrière le saint homme, ce Joyardarou un nom dans le même genre ... un putain de nom que personne par ici n'a jamais entendu, cette crapule dit que cette propriété, ces vergers et ce bassin lui appartiennent ! Vous voyez un peu le toupet de ce voyou ! »

« Vous n'avez qu'à nous en donner l'ordre et on lui fera la tête aussi lisse qu'une anguille ! » Les paroles des autres villageois qui tour à tour quémandaient des ordres se perdaient dans un brouhaha inintelligible.

Joyardar, conscient à présent de la situation, n'ouvrait plus la bouche. Ce fut le premier voyageur, celui qu'on avait désigné sous le nom de « saint homme », qui prit la parole : « Frères, dit-il, cet homme est mon compagnon. Vos histoires de propriétés, c'est devant un tribunal que vous pourrez les régler. Ce n'est pas bien de se quereller comme cela. Je vais emmener cet homme, mais auparavant, permettez-moi de vous chanter une chanson. »

Mallik, calmé par cette offre, proposa : « Veuillez, cher monsieur, accepter une noix de coco fraîche. Vous êtes fatigué, ça se voit. Vous chanterez après.

- Non, mon ami, je ne suis pas fatigué. Et puis, je mange et bois rarement.

- Mais au moins, asseyez-vous.

- Non, j'ai plus de plaisir à chanter debout. »

Il entonna :

« Ô homme, mon frère, ouvre ton regard à la connaissance.

Tu obtiendras alors dans cette vie des biens inestimables.

Savoir qu'après la mort on obtient le paradis ne nous satisfait plus.

Lalan dit : Qui abandonnera aujourd'hui les biens de ce monde pour les richesses de demain ? »

Le soleil avait entamé sa courbe descendante. La terre crépitait sous le feu de l'astre brûlant du désir de se mêler aux modulations mélodieuses de la voix. Des vagues déferlantes venaient battre en cadence les rivages de tous ces cœurs subjugués par le chant.

Entre-temps, de nombreux badauds s'étaient attroupés. Beaucoup, charmés par la musique, avaient abandonné leur travail pour accourir. Ils écoutaient, immobiles, passés par petits groupes sur les remblais.

À la fin de la chanson, Soleman Mallik demanda : « Monsieur, excusez-moi, mais pourrais-je savoir comment vous vous nommez ? »

- Je m'appelle Lalan Fakir².

- Lalan fakir de Kushtia ?

- Oui, monsieur. »

Une rumeur s'éleva dans l'assemblée. Un homme s'élança vers le village en criant : « Hé vous tous ! Où êtes-vous ? Venez donc voir ! Lalan Fakir est revenu ! Venez l'écouter chanter. Venez, il ne faut pas manquer ça ! Dépêchez-vous ! »

Des grappes humaines ne tardèrent pas à affluer. Lalan Fakir n'en revenait pas.

Quelqu'un vint lui dire : « Monsieur, nous avons entendu parler de vous par nos grands-parents et par tous les anciens du village, nous avons aussi entendu chanter vos chansons. Nous ne vous laisserons pas partir comme ça ! Il n'y a pas assez de place ici, venez plutôt au bourg, à une dizaine de minutes d'ici. La place du bourg peut contenir des milliers de personnes ... c'est là-bas qu'il faut aller.

- Et bien allons-y ! »

Lalan Fakir n'eut pas à en dire davantage ; immédiatement, plusieurs hommes le hissèrent sur leurs épaules. Il n'était pas question de le laisser aller à pied. Personne ne prêtait l'oreille

à ses suppliques incessantes. Des files humaines s'écoulaient dans toutes les directions.

« Surtout veillez à ce que mon compagnon ne se perde pas ! » cria Lalan Fakir.

Aussitôt, tous les yeux se tournèrent vers Joyardar. Il était là, auprès du saint homme.

Des milliers et des milliers de personnes, venues des villages alentour, s'attroupèrent. La rumeur de cette nouvelle extraordinaire circulait de bouche en bouche : « Le poète Lalan Fakir est revenu sur terre ! » Sur la place du village, la marée humaine continuait à gagner du terrain.

Au centre, Lalan Fakir donnait son récital ; la voix et l'instrument du poète vêtu d'ocre retentissaient. Il se grisait du balancement de son corps. La foule en était médusée, et le monde stupéfié. Ce chant n'était-il pas à même de rivaliser en douceur avec les plus exquises liqueurs ?

Joyardar : Poète !

Lalan : Quoi, mon ami ?

Joyardar : Je croyais qu'ils allaient vous retenir ici cette nuit, et peut-être même qu'ils allaient vous garder prisonnier jusqu'au petit matin.

Lalan : Rester m'est impossible. Avant de partir, j'ai prévenu que je ne passerais qu'une seule journée en ce monde. Je suis venu prétextant une sortie. Dès l'aube, je regagnerai ma demeure. Mais voilà l'étoile de Vénus qui apparaît. Allons, il est temps que je me fonde dans le vent.

Joyardar : Moi aussi j'ai pris un jour de congé pour venir sur la terre.

Lalan : Et qu'as-tu vu ?

Joyardar : J'ai constaté que personne ne me reconnaissait, ils ont même oublié mon nom.

Lalan : Qu'as-tu vu d'autre ?

Joyardar : Rien.

Lalan : C'est bien ça l'erreur, la même erreur que vous répétez éternellement.

Joyardar : Laquelle ?

Lalan : Tu n'as donc rien vu ?

Joyardar : Qu'est-ce que j'aurais dû voir ?

Lalan : Tu n'as rien remarqué ? Tu ne t'es pas rendu compte qu'autrefois, alors que toi tu possédais tant de choses, que tu étais entouré de tant de gens, moi je n'avais rien, et qu'aujourd'hui, alors que moi je suis comblé, toi, tu es dépourvu de tout.

Joyardar : Pas tout à fait, Fakir. Même s'il est vrai que je suis démuné, il n'empêche que le mari de ma sœur se porte à merveille. Non seulement il a voulu me frapper, mais en plus, vous n'avez pas entendu comme il m'a insulté ?

Lalan : Si je comprends bien, alors que moi j'ai alliance avec le monde entier, que tous me considèrent comme un frère, toi, frère par alliance, tu n'es que le beau-frère ?

Joyardar : Oui, Fakir.

¹ Variété d'instrument de musique à une corde qu'utilisent les Vaishnaves et les Bauls pour accompagner leurs chants.

² Lalan Fakir, aussi appelé Lalan Shah, le plus célèbre des mystiques de la secte des Bauls, vécut entre 1774 et 1890 dans la région de Kushtia, actuellement au Bangladesh. Les poèmes et chansons, pour la plupart ésotériques, de ce grand compositeur, sont interprétés, de nos jours encore, aussi bien au Bangladesh qu'au Bengale occidental.

* Saokat Osman est né en 1917. Parallèlement à son métier d'enseignant, il a consacré plus de soixante années de sa vie à la littérature. C'est un auteur éminent qui fait partie de la toute première génération d'écrivains du Bangladesh, celle de Syed Waliullah. Il écrit dans tous les genres littéraires ; il traduit également Tolstoï, ou encore Molière, à partir de l'anglais. Ses deux plus grandes œuvres sont des romans : Janani en 1958 et Kritadaser hasi en 1962. Saokat Osman est mort en 1998 à l'âge de 81 ans.

Cette nouvelle a été tirée de l'ouvrage « Dans le sang et la rosée » de Langues & Monde, L'Asiathèque, Editions Unesco, avec la gracieuse permission de l'autorité. Nous sommes très reconnaissants aux Editions Unesco ainsi qu'à Madame Christiane Thiollier et à Monsieur Alain Thiollier de Langues & Mondes, L'Asiathèque, pour leur coopération dans cette publication. Nous sommes aussi très reconnaissant à Noëlle Garnier, écrivain et traductrice du livre.